

# LE VOCABULAIRE PHILOSOPHIQUE

Par M. A. LALANDE

Maitre de Conférences à l'Université de Paris.

---

Je dois d'abord remercier notre président, M. le professeur J.-J. Gourd, des termes bienveillants dans lesquels il a bien voulu mentionner à votre première séance générale, le *Vocabulaire Philosophique* entrepris à la suite du congrès de 1900 par la *Société française de philosophie*. Le compte rendu de notre travail, que j'ai l'honneur de vous présenter en ce moment, n'est que la suite de la communication que j'ai adressée au précédent congrès et que quelques-uns d'entre vous ont, sans doute, entendue ou lue dans la collection des mémoires publiés. Je me contenterai donc de la résumer en quelques mots : elle avait pour objet de montrer qu'une étude critique du vocabulaire philosophique était nécessaire et qu'il circulait dans les articles, les livres, les discussions, une quantité de pièces de fausse monnaie linguistique dont il était utile d'entraver le cours. En même temps, nous pensions retirer de ce travail un autre avantage : celui de contribuer à l'assimilation, ou du moins et d'abord à la traduction plus exacte des termes philosophiques entre les différentes langues. « Si les philosophes s'accordaient toujours sur la signification des mots, disait DESCARTES, presque tous leurs débats cesseraient<sup>1</sup>. » Nous reconnaissons sans peine que cet espoir est exagéré, et qu'il y a entre les hommes qui pensent, des désaccords réels et profonds. L'individualité n'est pas une simple illusion, ni un caractère négligeable des choses. Elle se traduit par certaines oppositions de pensée qu'une critique du langage ne peut suffire à faire disparaître. Mais c'est précisément pour mettre celles-là en pleine lumière et ne pas les affaiblir ou les fausser par des discussions artificielles, qu'il est utile de réduire à leur minimum les causes de mésintelligence qui résident dans les formules.

Je n'insisterai donc point sur l'utilité de ce travail, qui a été, je

<sup>1</sup> *Regulae*, XIII

crois, suffisamment examiné<sup>1</sup>; je veux seulement vous exposer les moyens pratiques qui ont été mis en œuvre pour le réaliser.

Nous avons procédé d'une façon un peu lente, mais dont les résultats nous ont montré l'efficacité. A chaque terme à définir a été consacré un article fait sur un plan convenu d'avance, et dont le trait principal consiste dans la division et la classification aussi rigoureuses que possible des différentes acceptions du mot étudié. Je dois dire immédiatement que j'ai été très secondé, dans cette première rédaction, par M. Couturat, qui a bien voulu se charger de tous les termes de logique formelle; puis par MM. Belot, Victor Egger, Delbos qui ont préparé divers articles sur des questions qu'ils avaient particulièrement étudiées. Ces articles sont tous *techniques* et *critiques*. Ils sont techniques, en ce sens que, non seulement nous avons écarté toutes les acceptions des mots étrangères à la philosophie, mais même que nous n'avons retenu, de leurs significations historiques, que ce qui pouvait être utile à comprendre ou à justifier un usage contemporain. — Rien ne se perd, sans doute, et l'état d'esprit, provoqué dans notre conscience par un mot, contient une part obscure de souvenirs subconscients, déterminés par l'usage que d'autres en ont fait, et par le rôle qu'il a joué dans les œuvres ou les polémiques d'autrefois. — Mais à cette solidarité des morts et des vivants, il y a des limites qu'un bon jugement doit pouvoir reconnaître, et que nous avons tâché de ne pas dépasser. Aussi bien, une langue, si elle vient du passé, est faite essentiellement pour le présent et l'avenir, et c'est pourquoi le second caractère de notre rédaction est d'être *critique*. Cette critique, elle-même, comprend deux degrés: le premier, facile à atteindre, est de signaler les acceptions dont on peut dire qu'elles sont vraiment fautives, celles qu'un bon professeur relèvera comme impropres chez ses élèves. Ceci ne serait pas nécessaire si le langage philosophique n'était parlé que par des philosophes, ou du moins par des philologues connaissant à fond leur langue: mais justement parce que nos études intéressent un large public — ce qui fait leur force — et parce qu'elles ne sont pas défendues par une nomenclature inexpugnable comme celle des mathématiques ou de la chimie, il arrive qu'une foule de gens savants, lettrés, ou demi-lettrés, se servent des termes philosophiques; et faute d'un bon répertoire, ils apportent

<sup>1</sup> Voir les *Comptes Rendus* du Congrès de 1900, tome I; et les *Bulletins* de la *Société française de philosophie*, séances du 23 mai 1901 et du 29 mai 1902.

des éléments de confusion et d'erreur en les employant à tort et à travers. Le second degré de notre critique concerne les philosophes eux-mêmes. Parmi les usages actuels du mot, lesquels doivent être recommandés ou déconseillés ? Ce point est évidemment très délicat. Aussi ne l'avons-nous jamais traité d'une façon autoritaire et dogmatique ; et c'est ici que je me permettrai d'appeler plus spécialement votre attention sur la méthode que nous avons suivie.

Notre texte étant ainsi établi, en première rédaction, et revu en commun par deux ou plusieurs des rédacteurs dont j'ai cité les noms, nous le faisons tirer en épreuves à une centaine d'exemplaires environ, et nous les adressons à tous les membres de la société et aux correspondants étrangers qui ont bien voulu accepter de collaborer à ce travail. Nous leur demandons d'inscrire, dans les colonnes laissées en blanc à cet effet, toutes les observations que le texte leur suggérera : en première ligne, leur *Dissentio* toutes les fois qu'ils trouveront dans le texte du vocabulaire quelque affirmation qu'ils n'admettent pas ou quelque proposition qu'ils n'approuvent pas ; en seconde ligne, les améliorations de détail, compléments, corrections particulières qu'ils jugeront utile d'y ajouter.

Sur les « cahiers bleus » ainsi mis entre les mains de philosophes, un tiers environ nous reviennent corrigés et annotés. Quelques-uns le sont avec un soin et un détail tels que cette critique équivaut à un travail original. Je dois citer à cet égard le nom de notre maître, M. Jules Lachelier, dont les observations ont été pour nous, dès le début, un grand encouragement et un puissant moyen d'amélioration. Mais ce n'est pas tout. Ces corrections une fois relevées et classées, deux séances de la *Société de Philosophie* sont consacrées tous les ans à recueillir les observations orales concernant le vocabulaire, et à discuter les points qui peuvent rester en suspens. Alors enfin se fait le dernier travail d'organisation et de collationnement qui aboutit à la rédaction définitive du vocabulaire. Tout ce qui n'est pas contesté, et tout ce qui peut faire corps avec le texte même des articles, y est immédiatement inséré. Ce qui est complément accessoire ou question controversée est au contraire placé sous forme de notes courantes au bas des articles. Ainsi notre texte ne contient que ce qui est approuvé de tous nos critiques, et qui présente par conséquent, à l'égard des étudiants, des lecteurs étrangers à la philosophie ou des philosophes eux-mêmes, l'expression d'un *consensus* qu'il n'est pas inutile de faire connaître.

Vous pouvez vous rendre compte, Messieurs, par les exemplaires

du *Bulletin* que nous vous avons distribués, des résultats pratiques auxquels nous avons pu aboutir. Vous remarquerez peut-être que ce mode de travail ne va pas sans des frais assez élevés, par suite du tirage spécial des épreuves et des remaniements typographiques qu'il entraîne. Le modeste budget de la jeune société de philosophie n'y aurait pas suffi. Il n'est que juste de remercier ici son éminent administrateur, M. Xavier Léon, qui a bien voulu prendre cette publication à sa charge en l'insérant dans le *Bulletin*, et à qui la philosophie doit — de cela comme beaucoup d'autres choses — une véritable reconnaissance.

De ce travail nous avons retiré, outre le résultat matériel, un enseignement de technique philosophique qu'il est peut-être utile de faire connaître. Les annotations que nous recevons par écrit viennent de philosophes très différents par leur nature d'esprit, leur culture, leur milieu, ou même par leur nationalité. Il est très frappant de voir que malgré cela, leurs observations concordent ou se répondent souvent avec une grande précision. Des idées semblables sont quelquefois exprimées presque dans les mêmes termes ; des remarques d'origine diverse s'adaptent et se complètent si bien qu'on peut les confondre dans une même rédaction. Le fait est d'autant plus frappant que dans les critiques orales, au contraire, ce sont toujours les divergences qui s'accroissent. On juge inutile de redire ce qui a déjà été dit, et même de l'approuver. On passe immédiatement à ce qui présente le plus d'intérêt : les points controversables. Fussent-ils secondaires, ils absorbent toute l'attention, et ce désaccord entretient dans le public l'opinion dangereuse que les philosophes ne parlent jamais que pour se contredire. Il y a là l'indication d'une méthode, et d'un remède aux discussions inutiles. Ce que chacun pense de bonne foi, sans souci du voisin, est beaucoup plus assimilable que ce qu'il en dit, en face d'un autre philosophe qui, dans la discussion orale, fait aisément figure d'adversaire. Par là, on aboutit bien plus aisément à un accord solide, ou à une opposition bien motivée. L'individu ne peut pas rester seul pour conclure ; mais, pour penser, il est nécessaire d'abord qu'il s'isole. Au système de controverses, qui ne sert qu'à faire briller l'éloquence, l'esprit, l'escrime dialectique, il est donc bon de substituer, toutes les fois qu'on veut arriver à un résultat, le système du travail *centralisé*, c'est-à-dire du travail, où, sur une question nettement définie, au besoin même sur un canevas rédigé d'avance, chacun apporte son opinion sans connaître préalablement celle des autres. Cette méthode

pourrait sans doute s'appliquer bien au delà de la rédaction d'un *Vocabulaire*. Il m'a semblé qu'elle était bonne à signaler; car dans l'immense quantité de travail que provoque autour de nous l'amour toujours vivace de la philosophie, la difficulté n'est pas de trouver des hommes de bonne volonté mais de leur donner les moyens de faire une œuvre utile, qui puisse faciliter l'œuvre voisine et la continuer, au lieu de l'entraver et de lui nuire.

Je termine, Messieurs, en demandant leur concours à tous ceux d'entre vous que notre entreprise peut intéresser. Nous serions très heureux d'augmenter encore le nombre des correspondants qui veulent bien contrôler notre rédaction, et nous en signaler les points contestables, les imperfections et les lacunes. Me sera-t-il permis d'émettre un vœu plus indiscret? Il me semble qu'il serait bien utile d'avoir, pour les autres langues que le français, des vocabulaires collectifs et critiques faits sur le même plan. Non seulement cela permettrait une intelligence meilleure des textes étrangers, mais cela pourrait servir au rapprochement des termes philosophiques eux-mêmes, et à l'assimilation des concepts qu'ils représentent. A cet égard, ce travail, si modeste qu'il soit, aurait du moins l'avantage d'être dirigé dans le sens même du progrès intellectuel; car le trait dominant de ce progrès est, sans doute, une communication plus large et une entente plus parfaite des pensées vraies, c'est-à-dire universalisables, que chacun produit sincèrement dans la mesure de ses forces et de ses qualités individuelles.

### DISCUSSION

M. E. Naville remercie M. Lalande.

M. Lalande. — Très honoré de l'approbation de M. le prof. E. Naville, et de ce qu'il veut bien reconnaître à notre travail un caractère de sérieuse utilité, je l'en remercie au nom de mes collaborateurs et au mien. J'ai reçu un assez grand nombre d'observations et surtout de demandes d'explication sur le *vocabulaire*, son but, et les principes qui en limitent le contenu. J'y ai répondu individuellement. Il serait fastidieux, et je crois d'une utilité médiocre de revenir maintenant sur ce sujet. Je prie MM. les Congressistes de vouloir bien se reporter aux fascicules spécimens qu'ils ont reçus, et du reste, je me tiens entièrement à leur disposition pour répondre, soit oralement, soit par écrit aux questions qui pourraient m'être posées sur ce travail<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le vocabulaire paraît dans le *Bulletin de la Société de philosophie* (Armand Colin, éditeur, rue de Mézières, Paris). Les abonnés qui en font la demande reçoivent, à plusieurs exemplaires s'ils le désirent, le cahier contenant la rédaction provisoire sur laquelle sont faites les Objections et Observations de toute nature.